

MARCEL. C'est que j'ai peur, voyez-vous, de n'avoir pas le pied marin... Il me semble que je suis fait pour le plancher des vaches.

FAUSTIN.—Tu ne sais pas ce que tu refuses... je peux t'en donner des nouvelles... moi.

MARCEL.—Des nouvelles... de quoi ?

FAUSTIN.—De ta profession, qui est superbe et lucrative... Ah !... d'abord, tu vas dans des pays chauds... c'est déjà une économie d'habillement.

MARCEL.—On n'a donc pas de nippes, là-bas ?

FAUSTIN.—Ce serait un luxe indécent... Mais par exemple, il faut de fortes chaussures.

MARCEL.—Pourquoi donc ?

FAUSTIN.—A cause du pavé de l'endroit... Des rubis, des saphirs, des perles fines et autres diamants, qui sont les cailloux du pays.

MARCEL (*ébahi*).— Tiens ! tiens !... Vous avez vu ça, vous ?

FAUSTIN.—Si je l'ai vu !... C'est depuis ce temps-là que j'ai des éblouissements... tous les soirs, après souper.

MARCEL.—Sapristi... Et vous n'avez pas apporté de ces cailloux-là ?

FAUSTIN.—Les habitants avaient défendu l'exportation... Heureux Marcel ! tu verras tout ça... et tu en rapporteras !...

MARCEL.—Je pense bien !...

FAUSTIN.—Ah ça ! quand pars-tu ?

MARCEL.—Tout de suite, par la diligence...

FAUSTIN.—Mais la diligence ne part que demain matin, et d'ici là ?...

MARCEL.—D'ici là, je resterai avec vous.

FAUSTIN.—Ah bien, oui ! Et M. Duromé qui va venir ! Il nous a bien défendu de recevoir que ce soit.